Quand j'étais toute petite, il n'y avait pas la guerre. Il y avait mon papa, ma maman, et puis Hannie, Bart et Rachel, mes frère et sœurs. Tout le monde est plus grand que moi dans cette famille. Mais je ne suis pas un bébé ; j'ai les cheveux assez longs pour me faire des tresses. Parfois, mon père m'emmène voir des peintures au musée. Il aime beaucoup ça et peint très bien lui-même. Je regarde les jolies dames sur les tableaux et je me dis que je ne deviendrai jamais aussi belle qu'elles. Je me trouve affreuse, mais ça ne me dérange pas, parce que j'ai la plus gentille des mamans et un papa très spécial.

Mon papa est spécial, parce qu'il sait tout faire : il est bricoleur, il dessine

tout ce qu'on veut, même les locomotives et les chevaux (qui sont pourtant très difficiles à faire), et, surtout, c'est un grand savant. Il travaille à l'hôpital universitaire d'Utrecht, la ville du centre de la Hollande où nous habitons.

Enfin, tout ça, c'était avant ; car, quand j'ai eu six ans, la guerre a éclaté. C'est une expression bizarre, mais très juste, car la guerre ça fait du bruit, beaucoup de dégâts et ça éparpille les objets et les gens en éclatant. La guerre dont je vous parle a duré de 1939 à 1945.

Elle a commencé en Europe et s'est étendue au monde entier (ou presque). Au début, je n'y comprenais pas grand-chose ; je savais que les Allemands

étaient là, mais rien ne changeait : nous allions à l'école, maman – qui était très malade – restait à la maison, et papa allait au travail. Il était vétérinaire et avait accompli des recherches en microbiologie ; il étudiait la transmission des maladies entre les animaux et les hommes.

Au début, donc, tout était à peu près normal. Mais, peu à peu, les juifs ont été renvoyés de leurs emplois et soumis au couvre-feu. J'avais oublié de préciser que ma famille est juive, parce que, avant la guerre, ça n'avait pas beaucoup d'importance. À Utrecht, les juifs, les catholiques et les protestants vivaient ensemble sans problème. Seulement voilà, du jour au lendemain, quand la

guerre a éclaté, être juif est devenu plus fort qu'être une fille ou un garçon, qu'être un enfant ou un adulte. Être juif, ça rendait différent de tous les autres : on était obligé de porter une grosse étoile jaune cousue à nos vêtements, on n'avait plus le droit de travailler, ni de sortir dans la rue après la tombée de la nuit. Assez vite, notre vie est devenue compliquée.

Comme il ne pouvait plus se rendre à l'hôpital, papa a rapatrié la moitié de son laboratoire à la maison. Des cornues, des microscopes, des pipettes encombraient le salon ; c'est ainsi qu'il a pu poursuivre, dans la clandestinité, ses recherches pendant quelque temps. Mais, durant la deuxième année de la

guerre, mes parents ont compris qu'il devenait très dangereux de rester en ville. Malgré la propagande nazie qui affirmait que les juifs hollandais n'avaient rien à craindre, ils se sont méfiés. Partout, on entendait dire que les Allemands déportaient les juifs, hommes, femmes, enfants, vieillards, pour les emmener dans des camps. Je sais aujourd'hui que, de ces camps, presque personne n'est revenu. C'est pour cette raison qu'on les a appelés camps d'extermination ou camps de la mort.

Au moment où ces histoires ont commencé à circuler, papa a décidé que nous devions partir nous cacher à la campagne. Je n'avais pas envie de